

Sommeil minuscule

Jean-François Bourgeault

Numéro 7, automne 2005

Yasuhi Inoué

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2326ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourgeault, J.-F. (2005). Sommeil minuscule. *Contre-jour*, (7), 51–53.

Sommeil minuscule

Jean-François Bourgeault

*Ne m'approchez pas je dors et cette mort
glissée entre mes bras ne la fuyez pas
elle dort*

Ne m'approchez pas, ne me touche pas, *noli me tangere*, ce sont de vieilles paroles dans notre civilisation, celles-là mêmes qui, un jour dit-on, ont annoncé la résurrection parmi la sécheresse d'une autre terre, méditerranéenne. Au sortir du tombeau, le Christ repousse doucement Marie-Madeleine qui cherchait à l'étreindre. Et nous vouvoyant comme autant d'étrangers retenus sur le seuil, une voix nous indique ici le juste lieu de l'écoute qu'elle désire, ni trop près de son murmure endormi, ni trop loin de cette mort qui sommeille avec elle, presque enfantine, comme si le poème en avait la garde. Innombrables sont les poèmes de ce monde qui nomment l'éternité, l'infini, le pur, l'insaisissable, l'indicible, le silence : ces cases magistrales à cocher continuent de toute évidence à composer le formulaire usuel d'accès à la République Mondiale de la Poésie. Innombrables poèmes, sans doute, mais souvent vains, car une voix à qui a été donnée l'intuition de l'immortalité, une voix où même la mort semble parfois sur le point de s'évanouir pour nous laisser suspendus

ensemble dans une douceur de nulle part, celle-là cherche moins à s'épuiser verbalement au seuil de sa transfiguration qu'à veiller discrètement sur la nôtre. Tel est le secret que j'écoute ici se révéler, comme dans la scène antique de la gloire. D'abord jardinier dépareillé rôdant autour de la tombe vide, homme de passage vers qui Marie-Madeleine se tourne dans l'angoisse de la dépouille manquante, le Christ ne se transfigure qu'après avoir appelé par son nom celle qui ne l'avait pas reconnu, après lui avoir fait ce don de la recueillir soudain dans sa voix, comme si pour qu'une parole ressuscite, elle devait d'abord réveiller chez qui l'écoute l'intuition du destin dont elle est la promesse. Et alors, pour peu qu'un poème se soit souvenu de cette confiance dans l'appel qui demeure sa vocation indestructible, quel besoin d'y accumuler ces intimidantes majuscules ? J'entends que Jacques Brault les tait presque toujours et nous admet sans bruit à ce qui demeure son seul souci. Là, plus d'éternité, sauf celle dont l'ombre vient lentement se confondre avec la nôtre ; plus d'infini, sauf celui dont nous sommes l'adieu et devant lequel notre pensée balbutie ; plus de silence, sauf le dernier, que l'on croirait presque entendre, tout près, comme s'il n'y avait plus qu'à se donner à lui, aumônes à jamais confiées à notre propre mort, au nom d'une autre vie apparue au cœur de celle-ci et dont on ne sait comment nommer la nuit d'exister qui s'y illumine.

Si le poème est bien l'œuvre d'une langue ressuscitée, vierge, vivace, comme on le dit parfois, c'est par la grâce toute mortelle de cet appel dont il est le risque et qui le justifie en retour. Ce que Mallarmé désigne dans un tout autre sens par le « don » du poème ne me semble pas autre chose, pour celui qui l'écrit, que l'exigence de donner parvenue à un tel point d'intensité que rien en soi ne peut plus s'y soustraire, et que les mots doivent dès lors se précipiter vers on ne sait quoi afin de faire entendre l'aveu de leur nécessité. Pour dire quoi ? Ce qui peut-être ne cesse d'expirer hors d'eux-mêmes, hors aussi de celui qui les reçoit. Tel est ce qui demeure du secret, mot usé jusqu'à la corde en royaume poétique, une fois repoussée toute tentation de faux mystère auquel cherchent parfois à l'adjoindre les théologies douteuses du verbe : le secret dans sa nudité quotidienne, la parole la plus rare dans nos existences mais souvent

commune en son fond jusqu'à la banalité, devant laquelle toutefois nous avons choisi de nous promettre les uns les autres à la pudeur, et dont le poème devient consubstantiel chaque fois qu'il nous presse de le recevoir avec l'attention consentie à ce qui va disparaître.

Autant l'avouer, notre mort ne sommeille avec nous que par la grâce du plus rare des sursis, lorsqu'elle n'est déjà plus celle que l'on oublie et pas encore celle, irréparable, qui nous vomit vers la certitude éculée de notre néant définitif. Je ne me souviens plus très bien de l'effondrement qui a été le mien lors de ma première lecture, un peu irritée et plus encore ébranlée, des quelques livres de Jacques Brault que je m'étais procurés à tout hasard. Celui qui leur préexistait ne m'est plus accessible, pour qui l'heure de la ruine profonde et de l'étonnement léger n'étaient pas encore venue. Je sais seulement que maintenant, aux abords de ce jardinier désherbant quelque part dans ce lieu irrésolu qui me tient lieu d'âme les ombres les plus longues, il suffit que je rentre dans sa voix pour qu'un rien de lueur familière ressuscite d'on ne sait où. Comment savoir si ce soupir du temps qui s'éveille dans une voix se fait entendre au dehors, au dedans, ou, plus haut, en cet évanouissement d'allégresse où l'on se perd lorsqu'on ne peut discerner l'un de l'autre ? Au jardin sombré sous les ombres, dit-on, l'éternité erre avec sa lanterne et se penche parfois au-dessus de notre carcasse, jusqu'à nous éblouir de sa lampe vacillante, voyageuse amnésique, cherchant le sentier pour revenir au pays où les monnaies de nos visages n'auraient plus cours, ternies, illisibles, à jamais irrecevables. Mais nous sommes au temps, la signature du contrat apparaît sous la lueur comme une écriture secrète, l'éternel le voit, infaillible, et passe son chemin. Depuis longtemps maintenant, depuis toujours. Alors autour de l'infini, irrévélé, l'âme se durcit comme vieillit l'écorce du genévrier, rugueuse, irrésomable. Abandonnée, ainsi, dans le soir qui descend, sous un ciel si clair parfois que l'on y entendrait presque les morts y garder en notre mémoire une minute de silence.